avec le secours desquels il s'empara de la partie inférieure du temple, d'où il dominait sur les troupes de son rival. D'un autre côté, le peuple, dans son désespoir, avait appelé à son aide Simon, qui commandait à la ville presque tout entière. Ces trois ambitieux se faisaient une guerre continuelle, impitoyable, dont le malheureux peuple de Jérusalem était la première victime. Personne ne se trouvait plus en sûreté dans sa maison, et il était impossible de sortir de la ville, dont toutes les issues étaient gardées par les satellites de cette triple tyrannie.

Lorsque Titus eut reconnu la place, et qu'il eut fait commencer les travaux du siége, Eléazar, Jean et Simon, ne demandant plus conseil qu'à leur intérêt et à la prudence, suspendirent leurs divisions et réunirent leurs forces pour conjurer l'orage. Ils exécutèrent successivement plusieurs sorties si furieuses qu'ils forcèrent les Romains à reculer; mais ces échecs momentanés ne pouvaient ralentir l'ardeur des assiégeants. Titus, après avoir opéré une seconde reconnaissance autour de la ville pour en déterminer les points les plus faibles, fit placer ses béliers et ses autres machines, et ordonna l'attaque par trois côtés différents. Après quinze jours d'assauts continuels, il parvint à emporter le premier mur. Il attaqua aussitôt le second, et fit diriger les coups du bélier contre une grosse tour qui le protégeait; elle ne tarda pas à s'écrouler, et Titus se vit ainsi maître du second mur cinq jours après s'être emparé du premier. Il songea alors à presser plus vivement encore les assiégés, en portant ses efforts sur deux points à la fois, la ville haute et la tour Antonia, assigna deux légions à chacune de ces attaques et fit exécuter des ouvrages destinés à mettre ses légions à couvert des traits de l'ennemi. Jean, pour le temple, dont le salut dépendait de la forteresse Antonia, et Simon, pour la ville haute, opposèrent une résistance désespérée aux efforts des Romains; mais ils ne pouvaient que différer leur désastre; chaque jour, Titus faisait des progrès plus menaçants pour la ville. Ce prince, cependant, dont les sentiments d'humanité sont si connus, eût infiniment mieux aimé devoir sa victoire à la soumission des assiégés qu'à la force de ses armes, et entrer dans une ville florissante que de marcher sur un monceau de ruines. Il essaya de faire tomber les folles illusions dont se berçaient les Juifs, et, afin d'ouvrir les yeux à des aveugles qui couraient à leur perte, il leur envoya l'historien Josèphe, qui était de leur nation, mais qui avait embrassé le parti des Romains, dans le camp desquels il jouissait de la plus haute considération. Josèphe, s'approchant des murs, conjura ses compatriotes d'avoir pitié d'eux-mêmes, du peuple, du temple, de leur patrie; il leur traça un tableau lamentable des malheurs qui les attendaient s'ils s'obstinaient dans une résistance inutile, et les supplia, en versant des larmes, de se soumettre à un prince dont tout le monde vantait la clémence et la générosité. Ce discours pathétique ne produisit aucun effet sur des esprits exaltés par un farouche patriotisme; pour toute réponse, les uns l'accablèrent de railleries, d'autres le chargèrent d'injures, quelques-uns même lui lancèrent des traits. Cependant, parmi les gens du peuple, il y en eut un certain nombre qui s'enfuirent de la ville pour se réfugier dans le camp des Romains, après avoir pris soin de vendre tout ce qu'ils possédaient. Pour échapper, à leur sortie, aux avides recherches des satellites de leurs trois tyrans, ils avaient soin d'avaler les pièces d'or qu'ils avaient reçues en échange de leurs biens. Quelques soldats romains s'aperçurent de ce singulier stratagème, et, poussés par une implacable cupidité, ils fendirent le ventre à plusieurs de ces malheureux afin d'aller chercher leurs richesses jusqu'au fond de leurs entrailles; 2,000 trouvèrent ainsi la mort. Titus, averti de ces actes de barbarie, en conçut une telle horreur qu'il aurait fait massacrer tous les coupables si le nombre n'en eût été trop considérable. Il n'en pressa que plus vivement le siége, afin de mettre plus vite un terme à ces effroyables excès; mais, d'un autre côté, avare du sang de ses soldats, il reculait devant un assaut général. D'ailleurs, il voyait les Juifs s'entr'égorger eux-mêmes dans leurs fureurs, et il se disait avec raison qu'il était inutile d'exposer tant de vaillants soldats aux coups de forcenés qui se détruisaient de leurs propres mains. Il se borna donc à environner la place d'un mur qui enferma les assiégés et empêcha tout secours d'entrer dans la ville. Bientôt la famine devint effroyable dans Jérusalem : Josèphe en trace une peinture déchirante. La fureur des séditieux, plus redoutable encore que le fléau, croissait de jour en jour avec lui. Rien de sacré pour eux; ils arrachaient tout aux infortunés citoyens. Une porte fermée signifiait qu'il y avait des vivres à l'intérieur; alors ils l'enfonçaient et arrachaient, avec une violence brutale, les morceaux de la bouche des habitants. On frappait les vieillards, on traînait les femmes par les cheveux, on traitait sans pitié les enfants qui pouvaient à peine bégayer, ceux à qui il restait encore quelque nourriture s'enfermaient dans le plus secret de leurs maisons, où ils mangeaient à la hâte le grain sans l'écraser; on se remplissait de viandes crues, de crainte d'attirer par l'odeur ces impitoyables inquisiteurs. Çà et là, dans les rues de la ville, se traînaient des hommes décharnés, les yeux caves, le teint livide, qui s'affaissaient tout à coup sur eux-mêmes, succombant aux tortures de la faim. On n'avait plus la force ni le courage d'ensevelir les cadavres, tant le nombre en était considérable. Une multitude affamée courait de tous côtés, et se jetait avidement sur d'infects débris dont ne se fussent point nourries les bêtes les plus immondes; d'autres sortaient la nuit dans la campagne pour y recueillir des herbes ou des légumes sauvages. C'est au milieu de cette épouvantable famine, la plus longue et la plus terrible qui ait jamais pesé sur tout un peuple, que se produisit un des actes les plus révoltants qui soient connus dans l'histoire. Une femme, nommée Marie, distinguée par sa naissance et sa fortune, était venue du pays au delà du Jourdain pour s'enfermer comme tant d'autres dans Jérusalem. Après avoir été dépouillée de toutes ses richesses par les factieux, elle tomba peu à peu dans un effroyable dénûment. Privée alors, depuis plusieurs jours, de toute espèce de nourriture, consumée d'une faim dévorante, elle se porta, dans sa fureur, à un de ces crimes inouïs qui révoltent la nature. Etouffant dans son cœur le cri de l'amour maternel, elle arracha de son sein l'enfant qui cherchait inutilement à y aspirer un lait tari par la souffrance et les privations, l'égorgea, le coupa en morceaux, puis en fit cuire une partie, cachant le reste pour un autre repas. A l'odeur de ce mets abominable, les séditieux accoururent et demandèrent d'un ton menaçant à cette malheureuse de quelle viande elle venait de se nourrir. Marie, que l'exécution de son crime avait pour ainsi dire enivrée d'une exaltation furieuse, les écouta d'un air farouche et hardi, et leur montrant ce qu'elle avait mis à part : « C'est mon enfant, leur dit-elle; mangez, je vous en ai donné l'exemple. Etes-vous plus délicats qu'une femme ou plus tendres qu'une mère ?... » A cet horrible spectacle, les scélérats demeurèrent immobiles, puis ils s'éloignèrent avec épouvante de cette maison maudite, racontant à tous ceux qu'ils rencontraient l'horrible aventure dont ils venaient d'être les témoins; le bruit s'en répandit aussitôt parmi les assiégeants, et Titus prit la résolution de mettre fin à tant de calamités par un assaut général, protestant en même temps qu'il ensevelirait la mémoire de cette abomination sous les ruines de la ville où elle avait été commise. L'effet suivit de près la menace. Titus, dans ce moment solennel, assembla un conseil de guerre, où beaucoup de généraux furent d'avis d'incendier le temple, qui, debout, resterait un centre de ralliement pour les Juifs et une forteresse menaçante pour les Romains. Mais Titus déclara qu'il ne consentirait jamais à la ruine d'un si magnifique monument, et tout le conseil revint à son avis.

Le lendemain, jour anniversaire de celui où, plusieurs siècles auparavant, le temple de Salomon avait été brûlé par Nabuchodonosor, Titus fit marcher ses troupes à l'assaut du temple, dont l'incendie avait déjà consumé les galeries extérieures, sans que les Juifs eussent tenté aucun effort pour l'éteindre. Ils résolurent enfin d'exécuter une sortie désespérée afin de repousser un ennemi qui les pressait si vivement, ou de vendre chèrement leur vie les armes à la main. Ils sortirent donc impétueusement par une porte du temple, se jetèrent sur les Romains, les enfoncèrent, et les auraient poursuivis jusque dans leur camp si Titus ne fût promptement venu à leur secours. En ce moment, un soldat romain, sans avoir reçu aucun ordre, et comme poussé par un mouvement irrésistible, saisit une pièce de bois tout enflammée, et se faisant soulever par un de ses compagnons, la lança dans la partie du temple placée au nord de ce vaste et superbe édifice. Le feu prit aussitôt; les Juifs, à cette vue, poussèrent un immense cri de douleur, et se précipitèrent pour arrêter les progrès de l'incendie, méprisant le fer des Romains dès que l'objet de leur culte était menacé de périr. Titus accourut lui-même de la tour Antonia, avec tout le reste de l'armée, pour aider les assiégés. Mais le soldat furieux, ne songeant qu'à repaître sa vengeance, trompa les intentions de son général et attisa la flamme au lieu de chercher à l'éteindre. Titus, comprenant qu'il s'opposerait en vain à ce torrent débordé, finit par se retirer, et le temple s'abîma au milieu du déluge de feux qui l'inondait de toutes parts. Ainsi tomba, pour ne jamais se relever, ce magnifique édifice, une des merveilles du monde ancien, six cent trente-neuf ans après sa reconstruction, onze cent trente ans depuis qu'il avait été bâti par Salomon et la soixante-dixième année de l'ère chrétienne, deuxième du règne de Vespasien. Les Romains firent un grand carnage des Juifs, puis ils pillèrent les débris encore enflammés du temple, et y firent un si énorme butin que le prix de l'or diminua tout à coup de moitié dans la Syrie.

Lorsque les chefs des séditieux virent les Romains maîtres du temple, ils se retirèrent dans la ville haute et dans les trois tours d'Hippicos, de Phazaël et de Mariamne, où les vainqueurs se disposèrent à les assiéger; mais, à la vue des machines, les rebelles intimidés cherchèrent leur salut dans la fuite et laissèrent les Romains maîtres absolus de Jérusalem. Ceux-ci mirent la malheureuse cité à feu et à sang, et complétèrent sa destruction. Ce siége, sans exemple dans l'histoire, avait coûté près de 1,200,000 hommes à la nation juive, qui ne se releva jamais de ce coup terrible. Quant aux chefs, ils périrent misérablement : Jean de Giscale fut trouvé dans un égout et condamné à finir ses jours dans un cachot; Simon, forcé de se rendre, après s'être vaillamment défendu, fut réservé pour orner le triomphe du vainqueur, puis exécuté publiquement à Rome; enfin Eléazar se donna volontairement la mort pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis.

Un événement si extraordinaire avait dû nécessairement, dans l'imagination superstitieuse des peuples orientaux, être précédé et suivi de prophéties, de prodiges; nous ne citerons que le suivant, auquel Bossuet, l'éloquent apôtre des influences providentielles, ne pouvait manquer de donner place dans son *Discours sur l'histoire universelle* :

Quatre ans avant la guerre, un paysan, nommé Jésus, vint à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Tout à coup, il se mit à crier : « Voix du côté de l'Orient, voix du côté de l'Occident, voix des quatre parties du monde, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux époux et les jeunes épouses, voix contre toute la nation ! » Il répétait ces sinistres paroles nuit et jour, parcourant successivement toutes les rues de la ville. On le saisit et on le maltraita : sans se plaindre, sans verser une larme, il ne cessa de répéter : « Malheur à Jérusalem ! » Enfin, lorsque le siége fut formé, il se mit à faire le tour des murs en prononçant ses imprécations accoutumées : « Malheur à la ville ! malheur au peuple ! malheur au temple ! » Une dernière fois il ajouta : « Malheur à moi-même ! » et une pierre lancée par les assiégeants le renversa sans vie.

De la destruction de Jérusalem par Titus date la dispersion des Juifs sur toute la surface de la terre, dispersion qui n'a détruit ni les mœurs, ni les coutumes, ni la religion, ni la puissante vitalité de ce peuple, véritablement marqué d'un sceau indélébile inexplicable, et ce n'est pas là un des moindres problèmes qui restent à résoudre à l'histoire.

Jérusalem (LA CONQUÊTE DE), poëme du pèlerin Richard, reproduit avec des changements par Granidor de Douai, au XIIIe siècle, et publié par M. C. Hippeau en 1869 (Paris, in-18). La *Conquête de Jérusalem* appartient au cycle du *Chevalier du Cygne*. Bien que l'auteur ait traité en partie le même sujet que le Tasse, son poëme conserve de l'intérêt, à côté de la *Jérusalem délivrée*. Le genre est naturellement essentiellement différent; l'extrême politesse du style du Tasse, l'élégance de son expression et de sa pensée donnent même un nouveau prix à la langue naïve et forte du vieux trouvère. Il est fâcheux que l'extrême difficulté de la langue du XIIIe siècle rende cette épopée inaccessible à la plupart des lecteurs.

Jérusalem délivrée (LA), poëme épique du Tasse, en vingt chants (1575). La prise de Jérusalem par les croisés, tel est en deux mots le sujet de cette épopée, la plus belle et la plus régulière des temps modernes. En prenant pour texte de sa composition un fait historique, la croisade, le poëte n'a pas renoncé à la fiction, qui est l'essence du poëme épique. Son merveilleux, il le tire à la fois de cette religion qui fait mouvoir ses héros, et de cette mythologie du moyen âge qu'on appelle la magie. Dieu et les intelligences célestes, ministres de ses ordres, sont les protecteurs de la sainte entreprise; les anges des ténèbres travaillent à y mettre obstacle. Le ciel, l'enfer et la terre concourent à l'action poétique.

L'action est à peine commencée qu'une fable charmante captive l'esprit du lecteur. La belle Armide, nièce et élève du magicien Hidraot, roi de Damas, pénètre dans le camp des chrétiens, met le feu à leurs tentes et jette dans les fers l'élite des chefs de l'armée. Renaud seul lui a résisté. Irritée dans son orgueil, elle lui dresse des embûches, où elle réussit à l'attirer. Elle lui réserve la mort; mais, au moment de frapper, la beauté de Renaud la touche, la désarme, l'enflamme. Elle n'a plus recours à son art que pour l'enchaîner et le retenir par les nœuds de l'amour et de la volupté. Renaud retenu par Armide est l'équivalent d'Achille volontairement inactif dans sa tente. Son absence livre les chrétiens aux infidèles. Le lecteur anxieux désire ardemment son retour.

Il revient; les chrétiens n'ont plus rien qui les arrête; nouveaux ennemis, nouveaux triomphes; Jérusalem est prise et le poëme est fini.

Dans l'œuvre tout entière, l'intrigue est travaillée avec une adresse consommée. Les événements naissent les uns des autres et concourent ensemble à former un tout qui se développe avec ordre et clarté. Les épisodes, cependant, prennent parfois des proportions exagérées. Nous hésitons à citer comme exemple celui de Tancrède et Herminie, que son charme extraordinaire empêche de trouver long. Force nous est néanmoins de reconnaître que ce merveilleux récit se rattache trop indirectement à l'action principale. La diversité des nations, des religions, des usages, offrait au poëte une grande variété de portraits et de caractères. Chez les chrétiens, le pieux, brave et prudent Godefroy, chef de l'expédition, le brillant et impétueux Renaud, l'intrépide et généreux Tancrède attirent d'abord les yeux; Guelfe, Raymond de Toulouse, Baudouin et Eustache, Odoard et Gildippe, les deux époux inséparables même dans la mort; Roger, Othon, les deux princes Robert, offrent autant de types, tous intéressants à divers degrés.

Du côté des infidèles, c'est Aladin et son vieil enchanteur Ismen; c'est Clorinde, Argant et Soliman, trois caractères diversement héroïques; c'est la tendre Herminie et la redoutable Armide. L'armée d'Egypte, qui paraît à la fin du poëme, fournit encore de nouveaux caractères, parmi lesquels on distingue ceux d'Adraste et de Tissapherne. La surprise, l'admiration, la pitié, la terreur sont excitées tour à tour; l'héroïsme paraît dans toute sa grandeur, la beauté avec tous ses charmes, la religion avec ses cérémonies les plus augustes et ses sentiments les plus exaltés.

Le Tasse met volontiers dans la bouche de ses héros des discours fort éloquents. Dans ses comparaisons, il imite, en général, les anciens. Il possède le talent de la description au suprême degré. Dans le tableau des jardins magnifiques d'Armide, dans le portrait de l'enchanteresse, il lutte de génie avec l'Arioste. Des traits sublimes, jetés en grand nombre, montrent chez le poëte autant d'élévation que ses peintures décèlent de grâce et de fraîcheur. Il excelle à narrer les batailles, à décrire les combats singuliers. Dans tout combat, il fait briller un personnage principal, et sème des détails touchants à travers ces scènes sanglantes.

Le poëme du Tasse eut, comme le *Cid* de Corneille, l'honneur d'être censuré par une Académie littéraire. Mais la critique de la Crusca est pleine d'amertume et de fiel; il est incroyable que ce corps illustre ait osé formuler des reproches si injustes, si violents et si puérils, à la face de l'Italie ravie d'admiration. Le poëte publia une *Apologie*, qui n'était pas nécessaire; dans la même année, on imprima sept éditions de la *Jérusalem*.

Cette épopée, cependant, n'est pas sans défauts; le Tasse n'a pas toujours respecté la vérité, la bienséance et le goût. Son merveilleux est assez souvent puéril; ses héros, en tant que types et caractères, s'altèrent et s'affaissent quelquefois; ses jeux de mots, ses pointes, ou *concetti*, sont un défaut dans le goût de son siècle, mais n'en sont pas moins un véritable et grave défaut. On s'est insurgé, avec une passion irréfléchie, contre le fameux vers de Boileau :

> Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Mais, quelque admiration que l'on professe pour le chantre d'Armide, il faut bien reconnaître qu'il y a dans le style de son siècle, et particulièrement dans le sien, beaucoup de clinquant. Le puriste Boileau haïssait avant tout le faux éclat; et, pour traduire sa pensée, qui est juste, il pouvait trouver un mot moins sévère, mais non pas plus exact. En cela, nous préférerions l'or de Virgile. Mais où nous mettons le Tasse au-dessus du prince des poëtes latins, c'est dans l'éclat incomparable des descriptions, et même (que les anciens nous le pardonnent), c'est dans la vérité et la profondeur de l'émotion. Rien, dans l'*Enéide*, n'approche de la touchante simplicité d'Herminie errante ou de la sombre douleur d'Armide délaissée. Dans l'*Iliade*, où le sentiment n'apparaît que par exception, on ne pourrait citer de comparable que les adieux d'Hector et d'Andromaque. En résumé, s'il faut laisser au père de l'épopée la première place, si la seconde est réservée de droit au chantre de Virgile, il est absolument impossible, n'en déplaise aux divers amours-propres nationaux, de refuser la troisième au poëte de Sorrente. Si nous sommes injuste envers quelqu'un, ce ne pourrait être qu'envers un compatriote du Tasse, l'immortel auteur du *Roland furieux*. A un point de vue, celui de l'intérêt, on peut dire que le Tasse est supérieur à tous. Le poëme du Tasse n'attache pas moins que le plus intéressant de tous les romans.

Tel est notre avis; parmi les auteurs qui ont écrit sur le Tasse, nous n'aurions que l'embarras du choix pour trouver des jugements motivés absolument conformes au nôtre. En dehors du factum de la Crusca, on n'a guère formulé contre le Tasse que le juste reproche de Boileau. Parmi les jugements élogieux qui lui ont été prodigués, qu'il nous suffise de citer celui de Hallam : « La *Jérusalem* est, à proprement parler, la grande épopée des temps modernes... Sous le rapport de la variété des événements, des changements de scènes et d'images, et de la nature des sentiments qu'elles éveillent dans l'esprit du lecteur, nous ne pouvons placer l'*Iliade* sur le même rang que la *Jérusalem*. L'unité manifeste du sujet et le séjour continu de l'armée des croisés sous les murs de Jérusalem donnent encore au poëme du Tasse une cohérence, un ensemble, qui manquent à celui de Virgile. Chaque incident y est à sa place : on s'attend au triomphe des chrétiens, mais on reconnaît la probabilité et l'influence des événements qui le retardent... Quant aux caractères des personnages, qui doivent être à la fois naturels, distincts et originaux, Tasse est inférieur à Homère, et peut-être à quelques autres poëtes épiques et romanciers. On trouve dans ses

portraits quelques indices de l'époque où il écrivait; il leur manque quelque chose de cette fidélité à la nature, de cette vérité, à l'aide de laquelle le poëte, comme le peintre, donne la vie aux créations de son imagination. Cependant, c'est encore ici que Tasse déploie la douceur et la noblesse de son âme, et un sentiment délicat de la beauté morale... La diction de Tasse est un objet d'admiration continuelle : elle a rarement de l'enflure ou de la dureté; et, quoiqu'elle soit plus figurée que celle de l'Arioste, elle est encore, sous ce rapport, si loin du style de la plupart de nos propres poëtes ou de ceux de l'antiquité, qu'elle nous paraît simple. Virgile, à qui on compare le plus volontiers Tasse, a bien plus de vigueur, mais pas plus de grâce. Cependant la grâce de Tasse est souvent artificielle, et les traces de la lime sont trop sensibles dans la perfection même du langage. Il n'est presque pas de stance qui ne renferme des vers d'une beauté supérieure; et l'on trouvera dans la *Jérusalem* des séries de plusieurs pages où, sans prétendre peser le style dans les balances de l'Académie de Florence, je ne pense pas qu'on rencontre un seul vers faible ou une expression impropre... S'il est vrai que, dans notre comparaison des arts, la diction poétique corresponde au coloris, aucun des maîtres de l'école vénitienne ne saurait nous représenter la simplicité, l'éloignement pour tout ornement de langage, qui caractérisent le *Roland furieux*; et il serait impossible, pour d'autres raisons, de chercher un point de comparaison parmi les maîtres romains ou toscans. Il n'en est pas de même à l'égard de Tasse : il y aurait sans doute de l'affectation à l'appeler le fondateur de l'école de Bologne; mais il n'en est pas moins évident qu'il eut une grande influence sur les principaux peintres de cette école, qui le suivirent de près. Ils se pénétrèrent de l'esprit d'un poëme si bien adapté à leur époque, et si vivement admiré. Il est impossible, selon moi, de contempler leurs ouvrages sans remarquer à la fois et l'analogie du rang qu'occupe chacun d'eux dans son art respectif, et les traces d'un sentiment emprunté directement à Tasse, qui est leur prototype et leur modèle. On reconnaît son esprit dans les bosquets ombragés et les formes voluptueuses d'Albane et de Dominiquin, dans la beauté pure qui rayonne des têtes idéales de Guide, dans la composition habile, le dessin correct, l'expression noble des Carrache. Cependant, nous ne voyons, dans l'école de Bologne, rien qu'on puisse assimiler à la grâce enchanteresse et à l'harmonie générale de Tasse; et, sous ce rapport, il nous faut remonter jusqu'à Corrége pour trouver son représentant. »

Sur la fin de sa vie, le Tasse, poursuivi par l'envie, en vint à douter de son œuvre, et conçut même le bizarre projet de la recommencer; il donna en 1593 sa *Jérusalem reconquise*, poëme en 24 chants, qui est tombé dans un oubli mérité.

Jérusalem conquise (LA), poëme épique, de Lope de Vega, en vingt chants. L'illustre poëte l'a appelé *Epopée tragique*. Commencée sous la forme d'épopée, la *Jérusalem conquise* se termine, en effet, en tragédie. Cependant, on peut dire que c'est un de ses ouvrages les plus réguliers; il a beaucoup moins laissé courir sa fantaisie dans cette vaste composition que dans la plupart de ses autres œuvres. Toutefois, il n'est pas aisé d'admettre que l'un de ses héros, Alphonse VI de Castille, ait jamais pris part à la croisade.

Le but principal de Lope de Véga a été, non-seulement de doter la littérature espagnole d'une épopée rivale du chef-d'œuvre du Tasse, mais de venger l'Espagne d'un oubli prétendu des historiens des croisades. Il admet donc ou invente un héros castillan qu'il envoie en Orient. Le titre de *Jerusalen conquistada* ne convient pas à cette épopée. Cependant, on ne peut nier que le poëte n'ait su remplir d'une façon heureuse, sans avoir recours à un merveilleux de fantaisie, la vaste carrière qu'il s'était tracée. Les premiers chants, qui retracent les combats de Gui de Lusignan, pressé de toutes parts par les armes de Saladin; les suivants, qui peignent le passage de Richard Cœur de Lion en Espagne, où il engage Alphonse à l'accompagner, et la traversée de la flotte jusqu'à l'île de Chypre, puis, de là, à Jérusalem, avec Philippe-Auguste, rallié en route, ont une grande ampleur et un vrai souffle épique. Voulant se rapprocher de Lucain, plus que de Virgile et d'Homère, Lope de Vega n'a fait du merveilleux qu'un usage restreint. Les divinités de l'abîme n'apparaissent aux héros que sous forme de visions et de songes. Comme le Tasse, il a mêlé l'amour aux armes, mais d'une façon moins heureuse. Sa Clorinde, Ismenia, éprise d'abord d'Alphonse de Castille, puis d'un chevalier, Manrique Garceran, n'est qu'une contrefaçon de la hardie guerrière aux cheveux d'or de la *Jérusalem délivrée*. Un des plus beaux chants est le XVIe, où les rois, après la prise de Ptolémaïs, de Joppé et de Tyr, en vue de Jérusalem, où ils n'entreront pas, se disputent avec arrogance le titre de souverain de ce royaume qu'ils n'ont pas encore conquis. La discorde s'étant mise dans le camp des chrétiens, et Philippe-Auguste étant rentré en France, Richard prend le chemin de l'Allemagne. Le poëte, faussant une fois de plus les règles de l'épopée, termine par le récit tragique de la mort de Rachel, cette belle Juive aux pieds de laquelle Alphonse passa sept ans à son retour, et qui fut poignardée, sous les yeux mêmes du roi, par Perez de Cordoue.

Ce poëme fut publié pour la première fois à Madrid en 1609 (in-4°).

Jérusalem (LA DESTRUCTION DE) ou **Chute de Jérusalem**, poëme de H. Milman (Londres, 1820). Les évènements racontés dans ce poëme sont resserrés dans un espace de trente-six heures, et se terminent par l'incendie du temple. Une intrigue assez fade, qui rappelle celle des *Martyrs*, se mêle aux événements historiques, qui sont peints, du reste, avec une grande ampleur de forme et une vigueur de touche extrêmement remarquable. Pendant une altercation des chefs de la ville, Jean et Simon, les trompettes annoncent un parlementaire envoyé par les Romains. On court aux murailles, où Titus somme les assiégés de mettre bas les armes et de s'abandonner à sa clémence. Jean répond à cette proposition par de sanglants sarcasmes, et Simon prononce un discours énergique, qui ranime le courage des Juifs. Quand la nuit descend sur la malheureuse cité, ses défenseurs repoussés refluent dans son enceinte. Un mariage se célèbre, qui doit, d'après certains fanatiques, donner naissance au Messie. Le grand prêtre s'avance vers le sanctuaire, et il sent les dalles du temple s'agiter sous ses pieds; les colonnes tremblent, l'arche s'est ébranlée. Au dehors, se passent des scènes de désolation. Jean et Simon ordonnent au peuple consterné de se retirer dans ses demeures. Jérusalem est maintenant silencieuse comme la tombe. Tout à coup, l'orage éclate dans les cieux, et les craquements des machines de guerre, la chute des murs renversés, les cris des soldats ennemis, annoncent l'irruption des Romains dans la ville. Titus ordonne vainement d'épargner le temple, qui devient la proie des flammes. Les chefs israélites sont faits prisonniers, ou tombent sous les coups des ennemis.

Cette œuvre, dramatique par sa coupe, épique par le sujet, n'est pas exempte de défauts. Les contrastes y sont trop multipliés, et les invraisemblances n'y sont pas toujours sauvées. Tout y est action, et cependant il semble qu'il n'y a pas d'action principale. Les caractères de Jean et de Simon ne sont pas propres à attirer la sympathie. La majesté du sujet demandait une figure imposante au milieu des divers personnages, dont aucun ne domine. Mais les situations sont tragiques et bien amenées, les caractères bien conçus et tracés avec énergie. Le style, quelquefois sublime, est toujours harmonieux.

Jérusalem (LES DERNIERS JOURS DE), par F. de Saulcy (Paris, 1866, in-8°, avec gravures, cartes, plans). L'auteur a étudié son sujet sur les lieux mêmes. Il n'y a pas un coin de Jérusalem, pas un pan de son mur d'enceinte qu'il n'ait visité et interrogé pour trouver la solution de toutes les questions que soulève son histoire ancienne; il a aussi vérifié avec grand soin les chiffres chronologiques donnés par l'historien Josèphe.

Voici, d'après l'historien français, une série de dates établies, sinon avec une rigueur mathématique, impossible à obtenir, du moins avec une approximation tout à fait suffisante :

Avant Jésus-Christ.

1060. David est roi à Hébron.
1053. David transporte à Jérusalem le siége de la royauté.
1020. Avénement de Salomon.
1016. Fondation du temple.
1009. Achèvement du temple.
980. Avénement de Roboam.
588. Nabuchodonosor prend et ruine Jérusalem.

Après Jésus-Christ.

70. Titus prend et ruine Jérusalem.

Lorsqu'il n'y eut plus dans Jérusalem ni personne à tuer ni richesse à piller, Titus donna l'ordre de détruire la ville entière, ainsi que le temple. Tout fut rasé, dit Josèphe. M. de Saulcy s'inscrit en faux contre ce témoignage. Selon lui, les nombreux fragments antiques qu'on voit encore prouvent que Jérusalem fut seulement démantelée. La Bible avait déjà fait raser la ville par Nabuchodonosor, mais ce témoignage n'est pas moins suspect.

On voit qu'il ne faut pas chercher dans l'ouvrage de M. de Saulcy une traduction pure et simple de la *Guerre des Juifs*, par Flavien Josèphe, mais un complément nécessaire des travaux de MM. Salvador, de Champagny et Grätz, concernant l'histoire de la nationalité juive.

Jérusalem délivrée (LA), opéra en cinq actes, paroles de Baour-Lormian, musique de Persuis; représenté à l'Académie impériale de musique le 15 septembre 1812. Persuis était chef d'orchestre de l'Opéra. Malgré l'influence dont il jouissait, il ne put maintenir longtemps au répertoire une œuvre aussi médiocre.

Jérusalem, opéra en quatre actes, paroles de MM. Alphonse Royer et Waëz, musique de Verdi; représenté à l'Académie royale de musique le 26 novembre 1847. L'action se passe un peu partout : à Toulouse, en Palestine, au camp des chrétiens, chez l'émir de Ramla, dans la vallée de Josaphat, enfin à Jérusalem. Le comte de Toulouse a donné sa fille en mariage à Gaston de Béarn; mais Roger, frère du comte, qui aime aussi Hélène, aposte un assassin et lui ordonne de le débarrasser d'un rival. Par l'effet d'une méprise, cet homme frappe le comte lui-même. Il est arrêté et interrogé, et il accuse Gaston de l'avoir poussé au meurtre de son beau-père. Gaston est exilé; il part pour la terre sainte, où il est fait prisonnier par l'émir de Ramla. Hélène l'apprend et n'hésite pas à l'aller rejoindre sous le déguisement d'une femme arabe. Le comte, guéri de sa blessure, conduit les croisés à la délivrance de Jérusalem. Il s'empare, avec eux, du harem de l'émir, et retrouve, avec celui qu'il croit son meurtrier, sa fille Hélène. Gaston est condamné à la dégradation, qui a lieu sur la place publique; mais Roger, le vrai coupable, en proie à ses remords, s'est fait ermite. On va l'inviter à assister Gaston dans sa détresse. Roger, que les voyages et les chagrins ont vieilli, n'en est pas reconnu. Espérant sauver sa victime, il le bénit et lui remet à la main l'épée qu'on lui a ravie, afin qu'il s'en serve avec éclat contre les infidèles. En effet, Jérusalem est délivrée; Gaston, qui a fait des prodiges de valeur, revient sur la scène et reçoit le dernier soupir de Roger avec l'aveu de son crime. La musique de l'opéra *I Lombardi alla prima crociata* a passé tout entière dans la partition française de *Jérusalem*. Verdi a ajouté toutefois plusieurs morceaux, notamment la grande scène pour ténor, jouée et chantée admirablement par Duprez; le chœur : *Enfin, voici le jour*, est intéressant et l'orchestration en est très-soignée. Le sextuor du premier acte offre ces effets puissants de rhythme et de sonorité que le compositeur affectionne et que le public ne dédaigne point; l'air de basse, chanté par Alizard, est expressif; la polonaise, chantée par Hélène, a de l'éclat. Mme Van Gelder l'a dite avec succès; la romance pour ténor, chantée par Duprez, semble écrite dans le style de Bellini; le cantabile suave de l'auteur de *Casta diva* se reflète dans cette romance délicieuse, que les orgues ont popularisée; mais le morceau capital de la partition est le trio final, composition dramatique d'un ordre supérieur.

Jérusalem (RUE DE). On désigne souvent encore aujourd'hui comme ayant son siége dans la *rue de Jérusalem* l'administration de la police de Paris. La rue de Jérusalem a cependant disparu depuis longtemps. On peut en voir l'emplacement dans la voie ouverte aujourd'hui entre le quai des Orfèvres et la préfecture, parallèlement à la rue Harlay-du-Palais. La rue de Jérusalem, qui remonte aux premiers temps du moyen âge, devait son nom à des pèlerins qui y logèrent en revenant de terre sainte. Une ordonnance de 1840 la supprima en prescrivant les agrandissements de la préfecture de police, et ce ne fut plus dès lors qu'une entrée de la préfecture. Néanmoins, les maisons moyen âge qui la bordaient n'avaient pas encore été abattues, et ce tronçon de vieille rue conservait encore en 1854 son cachet pittoresque. A cette époque, l'expropriation en fut décidée, et la rue de Jérusalem passa bientôt à l'état de souvenir.

JÉRUSALEM (Jean-Frédéric-Guillaume), théologien protestant allemand, né à Osnabruck en 1709, mort en 1789. Après avoir voyagé en France et en Angleterre, il revint dans sa patrie, se distingua comme prédicateur et dirigea l'éducation du fils du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Jérusalem fut en quelque sorte le fondateur du *Collegium Carolinum* de Brunswick. Ayant reçu du duc l'abbaye de Riddagshausen, il en fit un séminaire, dont il fut pendant quarante ans le directeur et le professeur principal. Ses écrits sont peu nombreux. Nous citerons, entre autres : *Lettres sur la religion de Moïse* (1762); *Considérations sur les vérités principales de la religion* (1768-1779, 5 vol. in-8°), ouvrage qui eut un immense retentissement et qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Jérusalem osa réfuter le *Traité de la littérature allemande*, que venait de publier le grand Frédéric, et il s'acquitta de cette tâche délicate avec tant d'habileté que Frédéric lui envoya ses félicitations et l'engagea même à venir à Berlin; il refusa. On a encore de lui des *Œuvres posthumes*, publiées par sa fille, en allemand (Brunswick 1792-1793, 2 vol. in-8°).

JÉRUSALEM (Charles-Guillaume), philosophe allemand, fils du précédent, mort en 1772. Il occupait un emploi diplomatique à Wetzlar lorsque, ayant conçu une passion violente et sans espoir pour la femme d'un de ses amis, il se donna la mort. Cet événement tragique, qui produisit une grande sensation en Allemagne, a inspiré à Gœthe l'idée de son *Werther*. On a de lui cinq opuscules sur des matières philosophiques, qui ont été publiés à Brunswick en 1776.

JERVAS (Charles), peintre anglais, né à Dublin vers 1676, mort à Londres en 1739. Pope et plusieurs autres contemporains moins connus ont fait à cet artiste très-médiocre une réputation que rien ne justifie. Elève de Kneller, il copia d'abord quelques tableaux d'Hampton-Court, puis visita la France et l'Italie, où il fit, entre autres, des copies d'après des œuvres de Charles Maratte. A son retour dans son pays, ses compatriotes lui firent une réception triomphale, et s'arrachèrent ses tableaux, c'est-à-dire ses portraits. Walpole, seul de tous les écrivains contemporains, affirme avec raison que Jervas dessinait mal, composait plus mal encore; mais il rachetait ces défauts, dit-il, par une certaine vérité dans la ressemblance et quelque vigueur dans le coloris. Jervas a publié une traduction anglaise de *Don Quichotte*.

JERVINE s. f. (jèr-vi-ne). Chim. Alcaloïde qu'on trouve associé avec la vératrine, dans l'ellébore blanc.

— **Encycl.** La *jervine* est un alcaloïde découvert par Simon dans la racine de l'ellébore blanc, où elle existe en même temps que la vératrine. On l'obtient en mélangeant l'extrait alcoolique de la racine avec de l'acide chlorhydrique dilué, et en précipitant avec du carbonate de soude. Le précipité est dissous dans l'alcool, puis la solution décolorée avec le charbon, enfin l'alcool enlevé par la distillation. La plus grande partie du résidu se solidifie alors en une masse cristalline, de laquelle on extrait facilement la vératrine, qui ne peut se cristalliser. On n'a pour cela qu'à presser la masse pâteuse, après l'avoir un peu mouillée d'alcool.

La *jervine* est cristalline et incolore; elle donne 6,9 pour 100 d'eau de cristallisation à 100 degrés, et fond à une température plus élevée, sous forme d'huile incolore, qui se décompose si on la chauffe à 200 degrés. Elle est soluble dans l'eau et dans l'alcool.

La formule de la *jervine* est, selon Will :

$C^{60}H^{46}Az^2O^3$ (anc. not. $C^{60}H^{46}Az^2O^6$).

JERVIS (baie), excellent mouillage, sur la côte E. de l'Australie, à 32 kilom. S. de Sidney. Cette baie, abritée contre les vents, a 16 kilom. de longueur et 12 kilom. de largeur; elle pourrait être transformée en un excellent port de commerce.

JERVIS (lord), amiral anglais. V. SAINT-VINCENT.

JÉSAARITE s. m. (jé-za-a-ri-te). Hist. Descendant de Jésaar, petit-fils de Lévi.

JÉSABEL, reine d'Israël. V. JÉZABEL.

JESCHT s. m. (jèchtt). Hist. relig. Nom donné aux hymnes composés par Zoroastre à la louange d'Ormuzd.

JESEF s. m. (jé-zèf). Mamm. Nom vulgaire du babouin.

JÉSÈS s. m. (jé-zèss). Ichthyol. Nom vulgaire de la chevanne, espèce du genre able. ‖ On dit aussi JESSE.

JÉSI, ville d'Italie. V. IÉSI.

JESI (Samuel), graveur italien, né à Milan en 1789, mort à Florence en 1853. Il suivit les leçons de Longhi, se fit connaître par un grand nombre de planches remarquables par la pureté du dessin, par la vigueur et le fini de l'exécution, inventa, en 1842, des caractères pour la chalcographie, qu'il fit connaître en 1846 et ouvrit alors une école. L'Institut de France le reçut au nombre de ses membres correspondants. Nous citerons particulièrement parmi ses œuvres : *Agar*, d'après le Guerchin; *Saint Jean et Saint Etienne*, d'après Fra Bartolomeo; la *Vierge à la vigne* et le portrait de *Léon X*, d'après Raphaël.

JESIZNIK, dieu du secours chez les anciens Slaves. Il parlait du haut des montagnes ou du haut des arbres dans les forêts et avertissait l'homme qu'un danger menaçait. Il criait d'une voix retentissante avant les orages et avant les tremblements de terre.

JÉSO, ville du Japon. V. YÉSO.

JÉSON s. m. (jé-zon). Moll. Coquille bivalve, du genre cardite, commune dans les eaux du Sénégal.

JESS, **JESSA** ou **JESSEN**, le premier et le plus ancien des dieux dans la mythologie slave. C'était le dieu primitif, antérieur à toute création. Dans la vieille langue slave, *Jessen* signifie je suis. Jessen était donc le dieu qui existe par lui-même de toute éternité et de qui tout dérive. Il avait créé le monde d'un seul mot, et, après la création, s'était incarné dans le Tryglaw, la trinité slave. V. TRYGLAW.

JESSE s. m. (jè-se). Ichthyol. Nom vulgaire de la chevanne, espèce du genre able. ‖ On dit aussi JÉSÈS.

JESSÉ ou **ISAÏ**, petit-fils de Booz et de Ruth, et père de David. Il eut huit fils, dont le plus jeune, David, fut sacré roi par Samuel. Le Christ est quelquefois désigné comme descendant de Jessé.

JESSÉ (arbre de). Iconogr. V. ARBRE.

JESSELMIRE, ville de l'Indoustan. V. DJESSELMIRE.

JESSEN, ville de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 80 kilom. N.-E. de Mersebourg, sur l'Elster; 2,412 hab. Culture et commerce de chanvre, lin; fabrication de toiles.

JESSEN ou **JESSENSKI** (Jean), en latin **Jessenius**, célèbre médecin hongrois, né à Nagi-Jessen en 1566, mort en 1621. Il passa son doctorat à Wittemberg, puis devint pro-